

**JONATHAN & JESSE
KELLERMAN**

A photograph of a metal tray containing a white envelope and a brass bullet casing held by tweezers. The tray is dark and reflective, and the envelope is partially open. The bullet casing is positioned in the center of the envelope, held by a pair of tweezers.

EXHUMATION

SEUIL

EXHUMATION

Jonathan Kellerman
Jesse Kellerman

EXHUMATION

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR JULIE SIBONY

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Crime Scene*
Éditeur original : Ballantine Books
(Penguin Group, USA, une société Penguin Random House)
© Jonathan Kellerman & Jesse Kellerman, 2017

ISBN original : 978-0-3995-9460-1
ISBN : 978-2-02-138765-0

Éditions du Seuil, novembre 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Faye
Jonathan Kellerman

Pour Gavri
Jesse Kellerman

1

Ne jamais rien présupposer.
Régulièrement, je me remémore cette règle.
Régulièrement, l'univers se charge de me la remémorer.
Quand je rencontre des gens nouveaux, en général ils sont
morts.

Trois heures du matin. Un individu de sexe masculin, blanc, jeune, gît sur le dos sur le parking d'un bâtiment du campus de Berkeley. D'après le permis de conduire dans son portefeuille, il s'appelle Seth Lindley Powell. Il a dix-huit ans depuis quatre mois. Le permis indique une adresse à San Jose. Il y a fort à parier que ses parents se trouvent actuellement à cette adresse, endormis dans leur lit. Personne ne les a encore prévenus. Je n'en ai pas eu le temps.

Seth Powell a des yeux gris limpides, les cheveux châtain clair et les paumes ouvertes, tournées vers le ciel nocturne. Il porte un polo marron informe et un pantalon de treillis. Un de ses lacets est défait. À part quelques égratignures superficielles sur la joue gauche, il a le visage lisse et la mine joyeuse, quoique bleuâtre. Son crâne, sa cage thoracique, son cou, ses bras et ses jambes sont intacts. Il n'y a presque pas de sang.

Au bout du parking, derrière le ruban jaune de la police, se masse une foule d'étudiants qui prennent des photos de Seth. Et des selfies. Certains s'enlacent et pleurent, d'autres se contentent de regarder, curieux.

Les trottoirs sont jonchés de gobelets en plastique rouges. Une banderole accrochée à la façade annonce le thème de la soirée : SATURDAY NIGHT FEVER. Des garçons livrent leur témoignage

d'une voix pâteuse à des agents en uniforme. Des filles en talons compensés tripotent les boutons de chemisiers criards en polyester, dénichés dans les bacs à cinq dollars des solderies de Telegraph Avenue. Personne ne sait ce qui s'est passé, mais tout le monde y va de sa version. D'une fenêtre au deuxième étage proviennent les éclats de lumière paresseux d'une boule à facettes que nul n'a pensé à arrêter.

Penché sur le corps de Seth Powell, je me laisse aller à une supposition : je me demande comment je vais pouvoir expliquer à ses parents que leur fils est mort d'une intoxication alcoolique pendant sa première semaine de fac.

Et je me trompe.

Le lendemain après-midi, un technicien entre dans le bureau de la brigade, m'arrache à mon ordinateur et me demande de l'accompagner à la morgue afin que je puisse voir de mes propres yeux la bouillie d'organes à l'intérieur de la cavité abdominale, les vertèbres inférieures déboîtées de leur alignement, le bassin en miettes, le tout étant cohérent avec une chute de quatre étages et un impact sur le coccyx.

Ce n'est pas pour rien qu'on fait des autopsies.

Les analyses toxicologiques confirment ce que les amis de Seth ont tous répété avec insistance, et que j'hésitais à croire : il ne buvait pas. C'était « le mec bien », le mec pur et intègre. Il écrivait des chansons. Il prenait des photos artistiques en noir et blanc avec un appareil argentique. La semaine de bizutage le déprimait. Quelqu'un a entendu dire qu'il était monté sur le toit pour observer les étoiles.

Le déprimait à quel point ?

À un moment, vous devez prendre une décision. Vous devez cocher des cases. Le fait qu'il existe un nombre infini de manières de mourir mais seulement cinq catégories de mort en dit long sur notre désir de simplicité.

Homicide.

Suicide.

Naturelle.

Accidentelle.

Indéterminée.

Mon boulot commence avec les morts mais continue avec les vivants. Les vivants ont des téléphones avec des touches bis. Ils ont des regrets, des insomnies, des douleurs thoraciques, des crises de larmes incontrôlables. Ils demandent : *Pourquoi ?*

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, *pourquoi* n'est pas une vraie question. C'est une expression de désespoir. Même si je connaissais la réponse, je ne suis pas sûr que quiconque pourrait l'encaisser.

Alors je fais de mon mieux. La bonne vieille ruse.

Ils me demandent *pourquoi*, je leur réponds *comment*.

Sachant qu'il est impossible de vivre sans présupposés, j'essaie de choisir les miens avec soin. Je songe au lacet défait. Je classe la mort de Seth Powell dans les accidents.

Cinq ans plus tard, je pense encore à lui chaque fois que je reçois un appel de Berkeley.

On ne m'appelle pas souvent de Berkeley. Le comté d'Alameda couvre deux mille kilomètres carrés, au milieu desquels le campus de Berkeley constitue un grain de poussière, grosso modo épargné par la grande criminalité, comparé à son voisinage, sauf si vous considérez comme criminels les SDF et les réinterprétations vegan chichiteuses de plats traditionnels, ce qui n'est pas mon cas. Pourquoi rechigner devant un bon burger au tofu ?

Cinq ans après la mort de Seth Powell, quasi jour pour jour, à 11 h 52 un samedi matin de septembre, Zaragoza était penché par-dessus la cloison de mon box et se palpait la chair sous l'extrémité gauche de sa mâchoire, en quête du dernier développement qui allait sans nul doute laisser sa femme veuve et ses enfants orphelins.

« Hé, Clay, touche-moi ça.

– Toucher quoi ? répondis-je, sans lever les yeux de mon travail.

– Mon cou.

– Je ne te toucherai pas le cou.

– On le sent quand on appuie fort.

– Je te crois.

– Allez, mec, j'ai besoin d'un deuxième avis.

– Mon avis, c'est que la semaine dernière, tu m'as demandé de te toucher le ventre.

– J’ai regardé sur Internet, c’est un cancer du pharynx. Ou peut-être des glandes salivaires, mais ça, c’est plutôt rare.

– Toi aussi, tu es plutôt rare », rétorquai-je.

Ma ligne fixe sonnait. Je mis le haut-parleur.

« Bureau du coroner, ici Edison.

– Bonjour, ici l’inspecteur Schickman, de Berkeley. Comment ça va ? »

Voix sympathique.

« Qu’est-ce qui se passe ? répondis-je.

– J’ai un cadavre sur les bras. C’est sûrement une mort naturelle mais, vu qu’il est au pied d’un escalier, je me suis dit que vous voudriez peut-être venir jeter un œil.

– Sans problème. Attendez une seconde, je ne trouve plus mes petits formulaires. »

Zaragoza me tendit machinalement un formulaire vierge tout en continuant à se tâter le cou.

« Je vais aller faire une IRM, déclara-t-il.

– Pardon ? demanda Schickman dans le haut-parleur.

– C’est rien, dis-je en décrochant le combiné. C’est mon collègue qui a un cancer.

– Merde, lâcha Schickman. Désolé de l’apprendre.

– Il va s’en tirer, il en a un différent chaque semaine. Allez-y, je vous écoute. Nom de famille du défunt ?

– Rennert.

– Ça s’écrit ? »

Il me l’épela, avant de poursuivre :

« Prénom, Walter. Ça s’écrit comme vous pensez. »

Je posais des questions, il répondait, je notais. Walter Rennert était un homme blanc divorcé de soixante-quinze ans, résidant au 2640 Bonaventure Avenue. Vers 9 h 40, sa fille était arrivée chez lui pour leur traditionnel brunch hebdomadaire. Elle avait ouvert avec sa clé et avait trouvé son père étendu par terre dans le hall d’entrée, inconscient. Après avoir appelé les secours, elle avait essayé en vain de le réanimer. Les pompiers de Berkeley l’avaient déclaré mort à 10 h 17.

« C’est sa plus proche parente ?

– Je crois. Tatiana Rennert-Delavigne. »

Il me l’épela sans que je le lui demande.

- « Est-ce qu'il y a un médecin traitant ?
- Euh... Clark. Gerald Clark. Je n'ai pas réussi à le joindre. Son cabinet est fermé jusqu'à lundi.
 - On sait quelque chose de son état de santé ?
 - Hypertension, d'après la fille. Il prenait des médicaments.
 - Et vous dites qu'il est au pied de l'escalier ?
 - Quasi. Du moins, il est allongé là.
 - Ce qui signifie ?
 - Ce qui signifie que c'est son emplacement. Mais je n'ai pas l'impression qu'il ait glissé.
 - Hmm hmm. OK, on va venir voir ça.
 - D'accord. Écoutez, je ne suis même pas sûr que je devrais vous en parler, mais sa fille est persuadée qu'il a été assassiné.
 - Elle vous a dit ça ?
 - C'est ce qu'elle a dit quand elle a appelé les secours : "Venez vite, mon père a été assassiné." Quelque chose comme ça. Et elle a répété la même chose aux premiers flics arrivés sur place. C'est eux qui m'ont prévenu. »

Jusque-là, j'aimais bien ce Schickman. Il m'avait l'air de savoir ce qu'il faisait. Aussi attribuai-je l'hésitation dans sa voix à une incertitude sur la façon de se conduire avec la fille du défunt plutôt qu'à la moindre inquiétude sur le fait qu'elle puisse avoir raison.

« Vous savez comment c'est, reprit-il. Les gens sont sous le choc, ils disent toutes sortes de choses.

- Ouais. Je peux noter votre numéro matricule, vite fait ?
- Schickman. S-C-H-I-C-K-M-A-N. Soixante-deux. »

Berkeley. Même si je conçois que ça ne plaise pas à tout le monde, il faut reconnaître qu'il y a un certain charme désuet à un département de police suffisamment petit pour avoir des matricules à deux chiffres.

Je lui dictai mes coordonnées en lui disant qu'on arrivait.

« À tout de suite. »

Je raccrochai, me levai, m'étirai. Dans le box d'à côté, Zaragoza avait ouvert Google Images et faisait défiler un épouvantable catalogue de tumeurs.

« Tu t'amènes ? » lançai-je.

Il haussa les épaules et referma la fenêtre de son navigateur.

2

Où que j'aille, je pense aux morts. C'est inévitable. Sur deux mille kilomètres carrés, il n'y a quasiment aucun endroit dont le souvenir ne soit entaché par la mort dans ma mémoire.

Un virage sur l'autoroute et je ralentis machinalement pour éviter l'obstacle invisible d'une femme qui s'est jetée du pont, provoquant du même coup le carambolage de neuf véhicules et les cinq heures de bouchon qui allaient devenir son testament.

Le motel d'Union City où la nouba d'un avocat fiscaliste pour célébrer son divorce imminent s'est soldée par une overdose de speedball.

Dans certaines rues d'Oakland, vous avez l'embarras du choix.

Ce n'est pas que je sois hanté. Plutôt que je n'arrive jamais tout à fait à me sentir seul.

Le boulot nous colle à la peau de différentes manières. Pour moi, c'est ça. Zaragoza, lui, se chope des hantavirus, des bactéries mangeuses de chair ou je ne sais quoi.

« Un lymphome, annonça-t-il en tapotant son téléphone. Merde, ça j'y avais même pas pensé.

– C'est toujours moi qui récupère ta Xbox, hein ?

– Ouais, ouais.

– Alors c'est un lymphome. »

Calé sur le tableau de bord, mon propre téléphone m'indiquait de quitter la SR-13 et de continuer sur Tunnel Road en passant devant une succession d'allées privées qui s'enfonçaient dans l'ombre des séquoias. Un feu orange devant le Claremont Hotel me fit écraser la pédale de frein, et les brancards à l'arrière s'entrechoquèrent avec mauvaise humeur.

Des paires de colonnes en briques très espacées marquaient la limite sud du quartier, entre lesquelles d'austères portails en fer restaient grands ouverts en signe d'hospitalité. Les maisons qu'on apercevait au-delà étaient hautes, clinquantes et majestueuses, en briques patinées et en bardeaux de bois, entourées de jardins savamment étudiés pour résister à la sécheresse. Un panneau m'encouragea à conduire comme si mes petits-enfants vivaient là. Je vis une Volvo avec un porte-vélos sur le toit, le pare-chocs affaissé sous les couches d'autocollants de plusieurs campagnes électorales successives. Je vis un SUV et une Tesla sept places garés côte à côte dans la même allée, tentative fugace pour reconnaître puis oublier le dilemme entre bien vivre et bien faire.

« Tu connais le quartier, non ? » me demanda Zaragoza.

Il faisait allusion à mes années d'étudiant. Je secouai la tête. À l'époque, je quittais à peine l'enceinte du gymnase, et je m'aventurais encore moins hors du campus. Je n'étais jamais venu pour le boulot non plus.

Bonaventure Avenue serpentait vers l'est sur environ trois cents mètres avant de se réduire à une voie unique qui se terminait en un cul-de-sac encombré par les véhicules des résidents, plus deux voitures de la police de Berkeley et un camion de pompiers. Ressortir celui-ci en marche arrière allait être un cauchemar.

Trois maisons s'agglutinaient sur le côté sud de la rue, là où la pente était la plus douce. Au nord, une demeure de style colonial espagnol se dressait sur les hauteurs, accessible par une longue et raide allée de gravier. Au sommet, je distinguai la silhouette trapue d'une ambulance, gyrophare allumé.

Je montai l'allée en douceur, laquelle s'élargissait à l'arrivée en un parking de dix mètres sur dix à l'asphalte fissuré, bordé de conifères. Outre l'ambulance, il y avait là une troisième voiture de police et une Prius gris métallisé, ce qui me laissait quelques centimètres pour ranger le fourgon parallèlement au portique de l'entrée. L'isolement du quartier et la disposition de la propriété faisaient que nous étions seuls sur les lieux. Tant mieux : personne n'aime devoir contenir les badauds.

Nous descendîmes du fourgon. Zaragoza se mit à photographier l'extérieur.

À l'autre bout du parking se tenait une femme longiligne d'une trentaine d'années, droite comme un i, unique civile au milieu d'une douzaine de flics et urgentistes. Elle portait un pantalon de yoga noir et un fin sweatshirt gris dont une épaule avait glissé, révélant la bretelle d'un débardeur bleu sarcelle. Une cascade de cheveux bruns lui tombait dans la nuque ; elle avait le cou arqué, et un port si impressionnant que la policière qui se tenait à côté d'elle semblait naine en comparaison, bien qu'elles fassent toutes les deux plus ou moins la même taille. Un sac à main en patchwork était affalé contre son mollet. Elle avait une main en visière pour se protéger du soleil, dissimulant ses yeux, si bien que je ne voyais que ses joues, lisses, joliment gâbées et légèrement ombrées. Ses lèvres en biseau se contractaient et se relâchaient sans arrêt, comme pour tester le goût de l'air.

Elle se retourna et me dévisagea.

Peut-être parce que je la dévisageais.

Ou bien je ne l'intéressais pas du tout et elle regardait en fait derrière moi : le fourgon, avec ses lettres dorées et son message irrévocable. L'ambulance arrive : il y a de l'espoir. Les flics arrivent : il y a encore de l'espoir. Quand le coroner débarque, vous perdez toute possibilité rationnelle de déni. Même si ce n'est pas ça qui en arrête certains.

Non, pourtant. Pas le fourgon. C'était bien moi qu'elle regardait.

Un rouquin au physique maigre et nerveux vêtu d'un polo noir de la police de Berkeley se planta alors devant moi.

« Nate Schickman, annonça-t-il. Merci d'être venu.

– Merci d'avoir laissé le portail de l'allée ouvert », rétorquai-je.

On ne se serra pas la main. Trop décontracté, sous les yeux de la famille. Il n'y a ni formation ni mode d'emploi pour savoir comment se comporter en présence des proches du défunt. Ça s'apprend comme tout ce qui est vraiment utile : en observant, en usant de bon sens, et en faisant des conneries.

Vous ne sortez pas des blagues, évidemment, mais vous n'en rajoutez pas non plus dans l'empathie lugubre. Ça sonne faux et c'est nul. Vous ne dites pas « Je suis désolé pour vous », ni « Je suis désolé de vous annoncer », ni aucune autre variante de « Je suis désolé ». Ce n'est pas à vous d'être désolé. Prétendre s'approprier la douleur d'autrui est présomptueux, voire parfois

dangereux. J'ai eu à prévenir des familles dont le fils avait été tué par la police. Je leur dis que je suis désolé ? Ils se moquent que je ne sois pas celui qui a appuyé sur la détente, ou que j'appartienne à une unité totalement différente, ou que je sois chargé de m'occuper des restes de leur enfant. Quand c'est votre gosse, un uniforme est un uniforme, un insigne est un insigne.

Et puis, n'oubliez pas où nous sommes. Autour de San Francisco, personne n'aime les flics.

« C'est la fille du défunt ? » demandai-je.

Schickman confirma d'un hochement de tête.

« Elle tient le choc ? »

– Voyez vous-même. »

Tatiana Rennert-Delavigne n'avait pas l'air hystérique. Elle avait cessé de m'observer et s'était retournée, enroulant un bras autour de son épaule telle une écharpe, comme pour s'autoconsoler. Elle répondait par des signes de tête aux questions que lui posait la policière. Le fait qu'elle ne pleure ou ne crie pas ne la rendait ni plus ni moins crédible à mes yeux. Ni particulièrement suspecte. Le chagrin connaît une large palette d'expressions.

Je prévins Schickman que j'en avais pour une minute et m'approchai des deux femmes afin de me joindre à leur conversation.

La policière s'écarta pour m'accueillir. Le badge sur sa poitrine affichait HOCKING.

« Pardon, déclarai-je. Madame Rennert-Delavigne ? »

Hochement de tête.

« Edison, adjoint du coroner. Et mon collègue là-bas s'appelle Zaragoza. Je suis sûr que vous avez un tas de questions. Avant de commencer, je voulais vous expliquer précisément quel est notre rôle et ce qu'on est venus faire ici.

– D'accord, répondit-elle.

– Nous avons pour mission de protéger le corps de votre père. Nous allons entrer dans la maison et évaluer la situation. Si une autopsie s'avère nécessaire, nous le transporterons pour qu'elle puisse avoir lieu le plus vite possible. Je vous informerai si c'est le cas, de façon que vous ne soyez pas prise au dépourvu.

– Merci.

– En attendant, y a-t-il quelqu'un que vous pourriez appeler pour venir vous tenir compagnie ? »

Dans la seconde avant qu'elle baisse les yeux, je constatai qu'ils étaient verts.

« Parfois ça aide de ne pas être seul », ajoutai-je.

Je m'attendais à ce qu'elle me dise « mon mari » ou « mon copain » ou « ma sœur ».

Elle ne dit rien.

« Peut-être une amie, suggérai-je. Ou un conseiller spirituel.

– Comment faites-vous pour décider s'il faut une autopsie ? demanda-t-elle.

– Si nous avons n'importe quelle raison de croire que votre père n'est pas mort de causes naturelles – d'un accident, par exemple –, alors nous en demanderons une.

– Et quelles seraient vos raisons de croire ça ?

– Nous examinons le corps et son environnement physique. Au moindre doute, quitte à pécher par excès de prudence, nous préférons vérifier.

– C'est vous qui faites l'autopsie ?

– Non, madame. C'est le légiste, médecin de formation. Moi, je travaille pour le shérif du comté.

– Hum », fit-elle, sans que je puisse savoir si elle était soulagée ou déçue.

Le soleil tapait fort, et il n'y avait pas un souffle de vent. De petits animaux pépiaient dans les branches des cèdres.

« Il n'a pas glissé, déclara-t-elle. On l'a poussé. »

Elle pivota très légèrement pour s'adresser à Hocking.

« C'est ce que j'essaye de vous dire. »

Il fallait reconnaître à Hocking sa remarquable impassibilité.

« Je vais clairement avoir besoin que vous m'en disiez plus sur ce point, intervins-je. Mais pour l'instant, je vais vous demander si on peut s'en tenir là le temps que mon collègue et moi menions notre évaluation à l'intérieur de la maison. »

Je pris bien soin de ne pas employer le mot « investigation ». Plus juste, en un sens, mais je ne voulais pas laisser croire que j'avais ouvert la porte à la possibilité d'un homicide. Je n'avais ouvert aucune porte, zéro.

Tatiana Rennert-Delavigne resserra son bras autour d'elle sans rien dire.

« Je vous promets que nous traiterons votre père avec le plus grand respect, ajoutai-je.

– J'attends ici », répliqua-t-elle.

3

En approchant de la maison, je remarquai que l'entretien laissait à désirer. Certaines gouttières pendouillaient. Des fissures dans la façade avaient commencé à s'élargir. Il manquait des briques dans le sol du portique. En revanche, la porte d'entrée, à caissons, était en chêne massif, en parfait état, flanquée de deux pots de fleurs sans fleurs recouverts de lichen. Toutes les fenêtres que je pouvais voir étaient intactes.

Je notai mon nom sur le registre de police, coinçai mon bloc-notes sous un bras et enfilai des gants.

À l'intérieur, Zaragoza s'affairait avec son appareil photo. Deux flics de Berkeley traînaient près de l'entrée, en spectateurs.

Le vestibule était une pièce ovale à double hauteur de plafond, qui ouvrait de part et d'autre sur une salle à manger et un salon. Vaste, mais dépouillé : les seuls meubles étaient un fauteuil et une console surmontée d'un miroir oxydé accroché de guingois. Dans le fond, un escalier grimpaient en s'incurvant vers un lustre en fer tentaculaire.

Pas de tapis pour amortir l'impact de la chair sur le carrelage.

Pas de trace de désordre ; seulement le corps, face contre terre.

Je pouvais comprendre le choc de Tatiana.

Il y avait une odeur de café.

Walter Rennert était vêtu d'un peignoir bleu marine effiloché sur le bord. Il était pieds nus. De taille moyenne. Plutôt dans le haut de la fourchette côté poids. Il avait le bras gauche replié sous son torse ; le coude droit tordu vers le ciel, comme s'il avait essayé de ralentir sa chute. J'avais vu plein d'autres corps dans une position similaire, ce qui rendait difficile de ne pas s'empresser d'en tirer une conclusion.

Les Sœurs ennemies
Seuil, 2017
et « *Points Policier* », n° P4781

Killeuse
Seuil, 2018

AVEC FAYE KELLERMAN

Double Homicide
Seuil, 2007
et « *Points Policier* », n° P1987

Crimes d'amour et de haine
Seuil, 2009
et « *Points Policier* », n° P2454

JESSE KELLERMAN

Les Visages
Sonatine, 2009
et « *Points Thriller* », n° P2523

Jusqu'à la folie
Éditions des Deux Terres, 2011
et « *J'ai lu* », n° 9947

Beau parleur
Éditions des Deux Terres, 2012
et « *J'ai lu* », n° 10340

Bestseller
Éditions des Deux Terres, 2013
et « *Le Masque* », 2017



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2018. N° 138762 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE